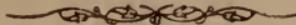


aurais été heureux de voir l'accueil qu'il nous a fait. Il paraissait si content, se sentir si honoré de cette visite de ses missionnaires. On lui a exprimé le regret de ne pouvoir pas lui accorder sa demande de nous retenir encore trois ans, mettant en avant l'extrême fatigue de ton père, l'impression de la Bible et notre désir si naturel de revoir nos enfants. Le devoir d'un soldat est de mourir à son poste, mais pourtant on lui accorde quelquefois un congé pour se retremper. Ainsi donc, s'il plaît à Dieu, je vous serrerais, dans trois ou quatre mois, tous les quatre dans mes bras. C'est à ne pas croire à tant de bonheur ! Que le Seigneur nous prépare les uns et les autres pour cette réunion !

« Notre conférence a été bien douce. L'affection qui nous unit est si sincère ! Souvent des étrangers disent que ce qui les frappe le plus, c'est de voir l'entente qui règne dans notre corps missionnaire. Nos petites réunions du soir nous ont laissé une impression de joie et de paix profonde. M. Dormoy nous a fait une délicieuse méditation sur ces paroles : *Soyez toujours joyeux*, dimanche soir, après quoi on chanta : « Que ne puis-je, ô mon Dieu, etc.... Comme en un bois épais, » etc.

Adieu.



CANA

Lettre de M. Kohler.

Cana est l'un des centres d'évangélisation qui ont le plus de droit aux soins de nos missionnaires. Il est à peu près à mi-chemin de Thaba-Bossiou ou de Bérée à Lérivé, dans la partie du Lessouto que les cannibales (depuis longtemps, grâce à Dieu, radicalement corrigés) ont autrefois le plus ravagée. Le site en est extrêmement beau et le sol très fertile. Les environs de la station sont habités par des milliers

d'indigènes. M. Keck, il y a bien longtemps, essaya de s'y établir, et c'est lui qui lui a donné le nom qu'elle porte. Les troubles politiques et les guerres qui, pendant tant d'années, ont obligé la conférence à concentrer ses efforts sur les points les moins exposés, firent abandonner indéfiniment Cana. L'œuvre y a été reprise en 1873 par M. Kohler, mais à peine y avait-il ébauché les travaux les plus indispensables qu'il a dû les interrompre pour aller remplacer M. Coillard pendant son voyage au Zambèze. L'installation de M. Dormoy à Lérivé vient de permettre au missionnaire titulaire de Cana de retourner à son poste, et c'est de là qu'il vient de nous écrire la lettre que l'on va lire :

Carta, 27 février 1880.

« Après plus de deux années d'absence, nous sommes revenus à Cana, comme vous le savez. Nous avons été heureux, ma femme et moi, de reprendre le chemin de notre *home*. Ce n'est pas que nous fussions fatigués de vivre à Lérivé, car nous nous étions fort attachés aux chrétiens de cette station, et je dois dire qu'ils nous ont bien rendu l'affection que nous leur portions. Mais Cana est l'endroit où nous avons débuté. Pour nous, chaque pierre, chaque arbre a son histoire et son intérêt. Les bâtiments et le jardin n'ont pas gagné à notre absence. Bon nombre de nos arbres fruitiers ont disparu. Il nous en reste cependant assez pour avoir, cette année, des pêches en abondance. Nous souhaiterions pouvoir en donner une partie à nos amis d'Europe. Encore quelques années et la station de Cana n'aura, sous le rapport des cultures, rien à envier aux autres. Si nous ne regrettons pas Lérivé, il nous arrive cependant quelquefois de désirer une maison aussi confortable que celle de cette station. Notre *cottage* est décidément par trop exigü. Je me demande quelquefois où ma femme trouve moyen de serrer les choses d'usage journalier. Il est vrai qu'elle met caisse sur caisse, que pour les dérober au regard, elle jette là-dessus une cou-

verture tapis et improvise ainsi un meuble qui, pour ce pays, n'a pas trop mauvaise façon. Mais cet arrangement est fort incommode et fatigue beaucoup la ménagère. Je ne dois pas oublier de dire que la conférence nous a voté 2,500 fr. pour agrandir notre maison, mais je n'ai pas encore touché à cette somme pour deux raisons : l'une c'est que j'ignore encore si le Comité a sanctionné cette dépense ; l'autre est la question du désarmement.

Nous vivions en paix lorsque cette regrettable politique du cabinet actuel de la Colonie est venue jeter le trouble dans le pays.

Vous savez que le gouvernement a ordonné le désarmement, mais les Bassoutos ont aussitôt pétitionné auprès du Parlement. A ma connaissance, il n'y a guère que les employés des m^âgistrats qui aient donné leurs armes. Au point où en sont les choses, on se demande ce qui va arriver. Le gouvernement peut-il maintenant reculer ? et dans le cas où il le pourrait, le voudra-t-il ? C'est douteux. Il est aussi fort douteux que les Bassoutos se soumettent à l'humiliation qu'on veut leur faire subir. Pour le moment, tout est calme autour de nous et on oublierait facilement les émotions passées, si l'on n'avait pas toujours cette épée de Damoclès suspendue sur la tête.

Cette affaire n'est pas seulement un danger pour les intérêts matériels, elle l'est aussi pour les intérêts spirituels de nos gens. Elle jette le trouble dans les esprits et les surexcite. En ce moment, les chrétiens parlent plus volontiers politique que religion. Les païens qui étaient bien disposés à notre égard deviennent méfiants, parce que tout ce qui vient des blancs leur est maintenant suspect. Ils ne viennent plus au service comme par le passé. Toutefois, quand nous les visitons chez eux, ils nous reçoivent généralement bien et sont disposés à entendre l'Évangile. Quelquefois, je me sens découragé et je me dis que c'est seulement ici que l'indifférence prédomine, mais, malheureusement, il n'en est pas

ainsi ; ailleurs aussi il y a peu de progrès. Dernièrement, un catéchiste de Lérivé a passé chez nous et comme je m'intéresse toujours à cette Eglise, je lui en ai demandé des nouvelles. Il m'a répondu que, depuis notre départ, il n'y avait eu qu'une seule conversion : celle d'un jeune garçon de l'école. Cela m'a montré que notre frère Dormoy n'avait pas plus d'encouragement que moi. Je pourrais même dire qu'il en a moins, car ici nous avons pu dernièrement recevoir quatre personnes dans la classe des catéchumènes et une cinquième est sur le point d'y être admise.

Nos écoles subventionnées par le gouvernement sont au nombre de trois, deux le sont seulement depuis le mois de janvier. Là aussi, les progrès sont lents. Nos chrétiens de Cana n'ont pas encore suffisamment compris leurs devoirs envers leurs enfants, et naturellement les païens les comprennent encore moins. Ceux-ci envoient leurs enfants à l'école pendant quelques mois, puis ils les en retirent, les uns pour les envoyer aux rites nationaux, les autres parce qu'ils craignent que nos élèves n'acquièrent certaines idées ou ne prennent certaines habitudes qui entraveraient les plans de la famille. Du reste, d'une manière générale, il est très difficile d'avoir une bonne école là où il n'y a pas un fort noyau de chrétiens. On peut obtenir de ceux-ci qu'ils surveillent leurs enfants ; mais on n'a aucune prise de cette espèce sur les païens. »

F. KOHLER.

